

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

## NOS MUSÉES.

---

Depuis plus de trente ans que nous nous occupons d'histoire naturelle, et depuis bientôt vingt ans que nous publions notre *Naturaliste*, cherchant en toute occasion à faire ressortir les avantages de l'étude de la nature en en faisant goûter les charmes, nous nous sommes plaint, plus d'une fois, que notre voix n'avait pas d'écho, que nos paroles résonnaient dans un désert; nous devons reconnaître toutefois que pour être lent et très lent, il y a cependant progrès.

N'aurions-nous réussi qu'à faire comprendre au public que l'étude de la nature mérite quelque attention, que ce serait déjà un certain progrès. Et aujourd'hui, presque partout, même les gens illettrés, ceux qui nous voient jouer du filet-fauchoir ou cueillir des herbes, savent qu'il s'agit d'autre chose que d'un simple amusement, et n'oseraient plus nous comparer aux enfants qui du haut d'un pont crachent dans l'eau pour le plaisir de faire des ronds, ou aux pensionnaires de Beauport qui s'amuse avec des brins de foin.

Mais delà à reconnaître l'importance de l'étude de la nature, à en apprécier les avantages, à juger du mérite des collections, la distance est encore grande.

Nous dirons que c'est plus à la classe instruite qu'il faut s'adresser maintenant pour bien faire comprendre la chose, qu'aux gens sans éducation, car pour ceux-ci, la science est un puits de mystères ; toute connaissance qu'on leur donne de ce qu'ils ignorent, les étonne et les intéresse. Mais pour les lettrés, il en est tout autrement. Routiniers par instinct, il ne leur vient pas même à l'idée de changer leurs idées et leurs allures quant à l'éducation. Bah ! dit ce député, et même ce ministre, l'histoire naturelle ? on s'en est toujours bien passé et on s'en passera bien encore ; je n'en sais pas un mot, et j'ai bien fait mon chemin. A ceux qui s'aperçoivent qu'il leur manque quelque chose, à le chercher.

C'est cela ; fi de la science ! Mais si tout le monde avait raisonné comme vous, les distances auraient-elles disparu sous l'action de la vapeur ? La parole se communiquerait-elle aussi promptement que la pensée ? Aurions-nous ces soleils de nuit qui éclairent nos villes ? Aurions-nous le téléphone ? aurions-nous ces mille inventions pour la commodité de la vie qui sont le partage aujourd'hui de la civilisation ? Vous avez fait votre chemin, soit ; mais avez-vous été au delà ? Avez-vous dépassé d'une ligne dans la voie du progrès ceux qui vous ont devancé. La société n'attend-elle de vous rien de plus que vous fassiez comme les autres ?..... Aux hommes d'action à fourbir les armes pour le progrès, mais aux savants à les inventer ces armes, à les modifier dans l'étude du cabinet pour rendre les conquêtes plus faciles.

On convient bien, théoriquement, que nous sommes en arrière sous ce rapport ; qu'il faudrait pousser un peu de ce côté là ; on aurait honte à s'afficher comme éteignoir ; mais quand il s'agit d'en venir à la pratique, de protéger ces études, nenni ! on ne trouve plus que des récalcitrants.

Mais il n'y a pas que nos politiciens qui soient coupables en ce sens, les directeurs de nos maisons d'éducation ne sont pas aussi sans reproches. On croit sauver le principe en faisant donner des cours par des professeurs qui ne possèdent en aucune façon les matières qu'on les charge d'enseigner, et alors les résultats se réduisent à zéro, parce que *nemo dat quod non habet*. Il y a telles maisons où l'on enseigne ainsi la botanique depuis dix ans, vingt ans, et montrez-nous un seul botaniste sorti de cet enseignement ?... On se contente de faire réciter les principes abstraits d'une science, tels qu'on les trouve dans l'auteur, et on laisse complètement la pratique de côté ; tandis qu'avec le surménagement actuel des programmes d'étude de nos institutions, la pratique est presque le seul mode de donner d'une science quelconque des connaissances suffisantes pour être profitables. C'est d'ailleurs la pratique qui servira avant tout à faire comprendre et à faire retenir les principes de la science que l'on enseigne. Vous enseignez la minéralogie ? commencez sans retard à faire distinguer les pierres à vos élèves ; la botanique ? faites leur connaître, sur la nature même, les différentes parties de la fleur, les caractères principaux qui permettent de distinguer les familles et les genres des plantes ; que chacun de vos élèves se forme, sans plus tarder, un petit herbier, un noyau de collection de minéraux, et ainsi de suite pour les autres sciences.

On comprend que dans les sciences métaphysiques comme la philosophie, la théologie etc., l'intelligence seule est mise en requisition ; mais pour les sciences naturelles, il en est tout autrement, l'application matérielle, doit, sinon primer, du moins marcher de front avec le développement des principes. Et combien de nos maisons d'éducation sont encore sans même un noyau de collection quelconque ?...

Il nous est agréable de pouvoir signaler les progrès qui s'opèrent sous ce rapport, petit à petit, en quelques coins. Le collège de Rigaud, que nous avons visité en mai dernier, est résolument entré dans cette voie ; son habile professeur de

sciences, le R. P. Desrochers, a un noyau de collections très promettant pour un début. On nous dit que le collège de Joliette, qui appartient aux Pères de la même congrégation, marche aussi dans la même voie.

Mais le collège de Lévis, cette maison déjà si florissante malgré sa jeunesse, qui ne compte pas moins de dix-neuf prêtres parmi ses régents et professeurs, et qui régorge d'élèves à ne savoir où les placer, le collège de Lévis laisse loin en arrière tous ces débutants, et d'un bond se range au premier rang parmi nos plus anciennes institutions sous le rapport des collections. Ce collège vient de se procurer un nombre considérable de spécimens dans toutes les classes : mammifères, oiseaux, poissons, reptiles, insectes, mollusques, minéraux, coraux etc., etc. ; 1500 coléoptères, 1200 hyménoptères, 1200 mollusques etc., etc. Et ce qu'il y a de plus promettant, c'est que son jeune professeur de sciences, M. l'abbé P. A. Bégin, est apte à tirer parti des trésors mis entre ses mains. Il ne manque plus qu'une chose à ce collège, sous ce rapport, c'est un local convenable pour l'installation de ce musée, et c'est ce qu'il veut se donner dès l'année prochaine.

Devons-nous mentionner aussi le collège de Chicoutimi, qui avec son grand collectionneur M. l'abbé Huart, entasse tous les jours dans des caisses, faute de local, des trésors dont il tirera profit aussitôt que possible. Nul doute que sous l'habile direction de l'homme de science qui a aujourd'hui la haute main sur cette maison, Mgr Bégin, on ne la voye bientôt laisser là les langes de l'enfance, pour figurer aussi au premier rang parmi toutes les autres.

Nous reviendrons sur ce sujet.

---

## LE SURINTENDANT DE L'ÉDUCATION DE LA PROVINCE DE QUÉBEC ET LA SCIENCE.

L'article qui précède était livré à l'imprimeur, lorsque nous avons reçu une nouvelle preuve, nous ne dirons pas de l'apathie seulement, mais même de l'opposition qu'on rencontre au progrès de la science, de la part de personnes mêmes qui ont mission de favoriser ce progrès. Le fait est trop éloquent par lui-même, et appuie trop fortement le défaut d'encouragement dont nous nous plaignons souvent, pour que nous n'en fassions point part à nos lecteurs. Voici donc l'affaire.

Il est partout d'usage que lorsqu'un homme de science se livre à un travail spécial sur quelque branche, tous ses collègues et autres qui peuvent être en état de le faire, mettent généreusement leur concours à la disposition de ce piocheur, qui veut faire un pas en avant. Et il nous fait plaisir de reconnaître ici que, sous ce rapport, nous sommes le débiteur de plusieurs auteurs américains, notamment de MM. Hagen, de Cambridge, Cresson et Dr Horn, de Philadelphie, du professeur Uhler de Baltimore, Ashmead de Jacksonville (Floride), Van Duzee, de Buffalo etc. Mais à Québec—il nous fait peine de le constater—on ne chante pas sur cette note.

Dans notre étude des insectes de notre province, nous en sommes rendu aux Hémiptères ou punaises, et à la famille des Jassides.

Nous sommes actuellement en Amérique quatre travailleurs sur ces petits insectes, MM. Uhler, Ashmead, Van Duzee et l'ermite du CapRouge.

Il nous est arrivé en 1872, de décrire quinze de ces petites punaises comme nouvelles. Nous n'avions alors ni les connaissances, ni les relations, ni les auteurs que nous possédons aujourd'hui, d'ailleurs la science a progressé depuis cette époque, si bien que les auteurs sus-nommés et nous-même, doutons que certaines

de ces quinze espèces soient réellement nouvelles, et suffisamment caractérisées pour les distinguer de celles décrites par d'autres auteurs.

Le moyen de s'en assurer ?

Il est bien simple, c'est de confronter les types qui ont servi à nos descriptions avec les autres espèces décrites.

Mais, ces types ne sont plus en notre possession. Dès 1877, l'Hon. M. De Boucherville, alors premier ministre, nous faisait l'achat de notre collection pour le département de l'agriculture, en nous chargeant de veiller à sa garde et de l'augmenter dans l'occasion. Ce que nous avons fait pendant trois ans.

M. Van Duzee, de Buffalo, nous ayant demandé, tout dernièrement, certaines explications sur ces types décrits par nous, nous lui avons répondu que ne les possédant plus, nous allions les emprunter, et que nous lui donnerions aussitôt les renseignements désirés. D'ailleurs il nous fallait pour nous-même, dans la poursuite de nos études, constater les erreurs que nous pouvons avoir faites, et rectifier en conséquence. Il ne nous est pas même venu à la pensée qu'on pourrait avoir à Québec quelque objection à faire ce qui se fait partout ailleurs.

En conséquence, samedi le 12 du courant, nous écrivons à M. Saint-Cyr, gardien de cette collection qui fut autrefois la nôtre (M. Saint-Cyr est un de nos anciens élèves), pour lui demander s'il voulait bien nous envoyer, pour quelques jours seulement, 27 de ces petites punaises, parmi lesquelles les quinze décrites par nous, pour constater s'il n'y aurait pas quelques erreurs dans leur identification. Pour lui faciliter l'envoi, nous lui adressons une petite boîte à fond lié, le priant de nous la renvoyer le soir même si possible, pensant que ce Monsieur, qui nous connaît bien, allait sans plus tarder, nous faire l'expédition.

La malle arrive samedi soir, rien ; le dimanche se passe ; lundi encore rien, enfin mardi soir une lettre de M. Saint-Cyr

nous informe qu'en ayant conféré avec l'Hon. M. Ouimet, celui-ci *m'a ordonné de ne sortir du muséum aucun des spécimens qui s'y trouvent!!!*

Par deux fois nous avons relu la lettre, car nous avons peine à en croire nos yeux. Qui aurait cru que M. Ouimet avec son acolythe M. Saint-Cyr pouvaient avoir un telle affection pour leurs chères petites punaises ! Car remarquez que la plus grosse des 27 mesure à peine un cinquième de pouce en longueur.

On s'échange des types de Philadelphie, Buffalo etc, quand il s'agit d'aider un écrivain ; nul de ceux qui peuvent le faire ne lui refuse ses services. Il faut aller à Québec pour trouver des rétrogrades qui s'affichent ainsi en éteignoirs, et encore lorsqu'ils sont placés sur le chandellier, avec mission spéciale de favoriser l'éducation !

Nous le demandons : comment, à coups de loi, peut-on mettre un tel homme à la tête des évêques, archevêques, et même d'un cardinal, pour la culture de l'intelligence et la diffusion du savoir !

Mais M. Ouimet ne sait donc pas quel est le but d'un musée ? Ignore-t-il que les collections de spécimens sont les feuillets mêmes du grand livre de la science, que des savants ont démêlés dans le chaos de la nature, pour les mettre à la disposition de tout ceux qui sont disposés à en tirer profit ? M. Ouimet croit probablement que les spécimens servent uniquement, lors des expositions, à étonner les badauds, qui s'exclament à leur vue : " quel assemblage de petites bêtes, et quelle patience il a fallu pour les étaler ainsi !" Pour eux, rien à voir au-delà !

Nous sommes convaincu que M. Ouimet, pour en agir ainsi, n'a eu l'assentiment ni de l'Hon. M. Gagnon, son chef, ni de l'Hon. Col. Rhodes, le ministre de l'agriculture, car l'un et l'autre sont trop éclairés, aiment trop le progrès, ont trop de patriotisme pour se prêter à de telles petitesses et se signaler par de semblables écarts.

M. Saint-Cyr est un homme de science, nous le plaignons beaucoup de dépendre d'un maître qui le force à violer ainsi les règles de la courtoisie, de la bienveillance et de l'honneur que tous les savants observent entre eux.



## UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

### VOYAGE AUX ILES-DU-VENT



#### TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 72.)

Quel bonheur d'aller leur faire nos confidences, d'aller leur découvrir les secrets les plus cachés de notre âme, pour recevoir d'eux la consolation, le courage et la force ! Aussi cette confession, que les presbytériens surtout détestent tant, voulut-elle la faire même avant de devenir enfant de l'église catholique. Et la présence réelle, quel bonheur de pouvoir être tous les jours avec le Dieu de la crèche de Bethléem, le créateur et le rédempteur de nos âmes. Et le recevoir dans son cœur !..... Oh ! aurai-je jamais ce bonheur ! Et en parlant ainsi sa figure s'illuminait et des larmes d'espérance et d'amour perlaient dans ses yeux.

Comme un jour l'une de ses compagnes lui demandait si tout ce qu'elle voyait dans nos pratiques, comme nos cérémonies, nos processions etc., si différent de tout ce qui se fait chez les protestants, ne lui paraissait pas étrange ? Oh ! non, répondit-elle, tout ce que je vois faire dans l'église catholique me plait, me touche, me paraît divin.

Mais non seulement la croyance à nos dogmes ne souffrait aucune difficulté chez Minie, mais même avant d'être catholique, elle voulait déjà pratiquer les conseils évangéliques. Elle disait un jour à l'une de ses maîtresses : " Mère, j'espère être

bientôt catholique, et, avec la grâce du bon Dieu, un jour je serai comme vous, consacrée corps et âme au Seigneur Jésus.”

Comme ces plantes exotiques qu'on retient captives en pots dans nos appartements durant la saison rigoureuse, n'attendent que leur liberté dans le parterre pour s'épanouir dans le grand air et se parer de leurs plus riches ornements, ainsi cette fleur d'élection, retenue dans un terroir sans sucs et sans vigueur, n'attendait que le parterre de l'église catholique, pour prendre son parfait développement, et produire ces fleurs et ces fruits de vertu dont les germes se montraient si nombreux en elle.

“ La dévotion envers la reine du Ciel la charmait, dit son biographe. Son plus grand plaisir pendant ce mois de Marie, était de cueillir un beau bouquet de fleurs, qu'elle déposait avec amour aux pieds de la statue de sa mère du Ciel, comme elle se plaisait à l'appeler. Qu'elle était édifiante pour ses compagnes, cette chère enfant, lorsque, à genoux devant l'image de Marie, elle priait ou chantait avec cette ferveur et cette expression de joie indicible qui frappait tous les assistants. Ses grands yeux se fixaient alors sur le visage de la statue, sa figure prenait une expression céleste, on eût dit que tout avait disparu autour d'elle, et qu'elle contemplait une vision de l'éternité.”

Il y avait déjà plus d'un an que Minie habitait le couvent, suivant partout ses compagnes, priant avec elles, se créant avec elles, et leur servant de modèle par son exactitude aux exercices et son application à l'étude. Cependant on la voyait souvent triste et abattue. Un jour que l'une de ses maîtresses lui en demandait la cause ; “ comment, dit-elle, pourrais-je être toujours gaie, lorsque je me vois séparée des autres. Mère, ajouta-t-elle, je ne puis plus rester seule sur mon banc, lorsque mes compagnes vont recevoir le pain des anges, ça me fait trop souffrir.”

Mais le grand obstacle était toujours là devant elle ; le consentement de sa mère à ce qu'elle devint catholique. “ Ç'en

est fait, dit-elle, un jour, ma résolution est prise ; je vais aller chez ma mère, et lui poser sans détour la question.” S’étant donc fortement recommandée aux prières de ses maîtresses et de ses compagnes, elle se rendit chez sa mère pleine de courage. Mais, oh ! faiblesse du pauvre cœur humain, la force lui manqua encore pour faire sa révélation. La seule pensée de contrister sa mère qu’elle aimait tant, fit évanouir toutes ses bonnes intentions, et la plongea dans un tourment inouï. On la vit revenir au couvent triste et découragée ; inutile de lui demander la cause de sa tristesse, on la lisait sur sa figure.

Cependant le regard perspicace de la mère de Minie avait lu dans le cœur de sa fille, et y avait découvert une maladie qu’elle ne s’expliquait pas. Elle remarquait bien qu’elle devenait toujours de plus en plus affectueuse, plus sérieuse, plus aimable, mais la pensée qu’elle pouvait abandonner sa foi presbytérienne, ne pouvait entrer dans son esprit. Elle résolut donc d’aller au couvent pour demander aux Sœurs le secret du chagrin de sa fille.

Laissons encore parler le biographe.

“ Lorsqu’on annonce à Minie que sa mère la demandait, sa résolution fut prise en un clin d’œil. Elle sentit en ce moment, dit-elle plus tard, comme une force d’en haut qui s’emparait d’elle, si grande, ajoutait-elle, qu’elle eût été capable de donner tout son sang pour sa foi, si on le lui eût demandé. C’est le moment, dit-elle, de faire ma demande ; elle murmura une prière fervente au fond de son cœur, et descendit rapidement voir sa mère. Après l’avoir embrassée et avoir répondu aux premières questions : “ Chère maman, dit l’enfant, avec l’accent de la plus vive tendresse et de la plus ardente supplication, que je suis heureuse de vous voir, car j’ai un secret qui me pèse trop, il faut que je vous le dise aujourd’hui ; j’ai une permission à vous demander, et j’espère que vous me l’accorderez, car je sais que vous m’aimez, chère, chère maman.” La pauvre mère était surprise et prise d’assaut. Les pensées les

plus diverses durent se croiser dans son esprit. Elle répondit à sa fille : “ Mais, mon enfant, pourquoi cette façon mystérieuse d’agir avec moi ? Pourquoi aurais-tu des secrets pour ta mère ? Tu sais bien que je t’aime au point de t’accorder tout ce qui est en mon pouvoir.”

— Mon secret, chère maman, (et si je ne vous l’ai pas dit plus tôt c’est que j’ai craint de vous faire de la peine) mon secret, c’est que ..... depuis longtemps déjà ..... je suis résolue de venir catholique, par ce que j’ai appris d’une manière certaine que l’église catholique est la seule et véritable église de Jésus-Christ. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, chère maman, c’est de m’accorder la permission de réaliser mes désirs.

“ La pauvre mère avait soupçonné le secret qui pesait tant à sa fille, et cependant la connaissance certaine qu’elle venait d’en acquérir, était pour elle une si terrible révélation, qu’elle fut comme abasourdie et resta quelques instants sans pouvoir répondre. Minie, qui suivait sur le visage de sa mère l’impression qu’elle avait produite dans son âme, vit ses yeux se remplir de larmes ; alors elle l’embrassa tendrement et murmura à son oreille : “ Chère, chère maman, *dear, dear mamma*, que ce que je vous ai dit ne vous fasse pas de la peine ; oh ! n’ayez pas peur de m’accorder cette permission ; vous verrez qu’étant catholique je serai bien meilleure que je n’ai été jusqu’ici. Je vous aimerai cent fois plus ! Je serai si heureuse que j’aurai du bonheur pour verser dans votre âme souvent si triste.

“ La mère répondit en essuyant ses larmes : “ Minie, ma fille, je ne te refuserai pas ce que tu me demandes avec tant d’instances ; mais sachant mes convictions, comment peux-tu blesser mon cœur en un point si sensible ? Tu es mon unique enfant ; tu sais que ton père repose au cimetière à côtés des presbytériens ses frères, c’est près de lui que je veux être déposée (et peut-être bientôt), et j’avais l’espoir que toi aussi tu aimerais un jour d’être réunie à ceux que tu prétends aimer en

cette vie. Je me suis donc trompée ! Dans tous les cas rien ne presse. Réfléchis encore et plus tard nous verrons.

Là dessus elle se lève et sort incontinent.

La permission était donc accordée, et Minie comprit que ces réserves et ces reproches n'étaient que pour la forme. Quelques mois plus tôt, Mad. Philip eût de suite retiré sa fille du couvent. Mais par ses conversations avec les religieuses, elle en était venue à les aimer. Elle les voyait si différentes de l'idée qu'elle s'en était toujours formée. Elle savait aussi apprécier la charité qui les portait à se charger de sa fille presque gratuitement. "Après tout, se disait-elle, qu'importe que Minie soit catholique, si elle devient bonne comme ses maîtresses."

Minie allait voir sa mère presque chaque semaine, et à chaque visite, on parlait ouvertement de la *grande affaire*. Mais la conclusion était toujours : attends encore. Sollicitée et pressée de nouveau, sa mère lui dit un jour : "quand tu voudras, ça m'est égal."

Minie s'en revint au couvent toute joyeuse et fit part à ses maîtresses de la grande nouvelle. Le directeur, pour répondre à ses désirs, lui dit que ce serait pour la semaine suivante. Elle s'y prépara de son mieux par la prière et le recueillement, et le jour arrivé elle prononça son abjuration d'une voix forte et résolue, et fut ensuite baptisée *sous condition*.

Elle alla ensuite devant l'autel de la Sainte-Vierge pour se consacrer à MARIE.

Revenue parmi ses compagnes, son émotion était si grande, qu'elle ne pût rien répondre aux différentes questions qu'on lui posait. "De ma vie, disait-elle à son directeur, je n'ai éprouvé un si grand bonheur ; il me semble que mes chaînes sont brisées et que je suis à présent libre." Et elle ajoutait : "mon Père, priez pour moi pour que je persévère et que je puisse accomplir *d'autres désirs* que le Seigneur a fait naître en moi."

— Qu'avez-vous demandé au bon Dieu aujourd'hui, lui dit le directeur ; il semble qu'il ne pourrait rien vous refuser en pareil jour ? — Je lui ai demandé deux choses, mais je n'ose presque pas vous les dire. — Si, dites-les moi, mon enfant. — Je lui ai demandé de n'avoir jamais dans mon cœur d'autre amour que l'amour divin, et la conversion de ma mère."

Et ces deux pensées vont désormais absorber toute l'existence de cette bonne enfant : être toujours fidèle à Dieu, jusqu'au sacrifice de son cœur sur l'autel de la vie religieuse, pour obtenir la conversion de sa mère.

Mais le complément de la vie catholique manquait encore à Minie, c'était de faire sa première communion. On attendit quelques mois pour la bien préparer à cette grande action.

Sa mère qui la trouvait de jour en jour plus affectueuse, plus aimable, voulut assister à la cérémonie, elle qui avait refusé d'être témoin de son baptême.

Laissons encore parler le biographe.

" Plus de 80 enfants recevaient ensemble leur Dieu pour la première fois. Cette imposante cérémonie impressionna profondément la mère dont les yeux étaient perpétuellement fixés sur sa fille. Elle la vit si recueillie, si pieuse, si heureuse qu'elle en fut profondément émue. Lorsqu'elle la vit revenir de la sainte table, elle surprit des larmes furtives qui glissaient le long des joues de l'enfant et elle-même pleura aussi. Qui sait ce qui se passa en ce moment dans l'âme de la pauvre mère ? En récompense de ces larmes que recueillirent les anges, ne tomba-t-il pas dans son cœur une grâce de conversion ? "

Minie l'espérait ; ce désir sera désormais la passion de sa vie et on verra qu'elle le poursuivra jusqu'à l'héroïsme.

Minie avait donc fait sa première communion ; elle continuait à croître en sagesse et en vertu, se nourrissant du pain des anges aussi souvent qu'on le lui permettait, et à chaque fois avec un extérieur de dévotion qui édifiait ses compagnes et

ses maîtresses. Ses deux grandes dévotions étaient pour la Très-Sainte-Vierge et le Sacré-Cœur de Jésus.

“ Mon père, disait-elle un jour à son directeur, quand on prie, n'est-ce pas ? on sent que l'âme est tellement proche du bon Dieu, tellement unie à lui, qu'elle ne fait plus qu'une seule chose avec lui ? Comment donc le bon Dieu pourrait-il refuser quelque chose quand on le lui demande *pour de bon ?* ”

Tout porte à croire en effet que le Seigneur écoutait et exauçait la prière fervente de cette âme innocente. Son père directeur rapporte une conversion qu'il attribue à l'efficacité de ses prières. Mais laissons-le parler lui-même.

“ Je suis un jour appelé auprès d'un malade qui allait mourir. C'était un pauvre français échappé du bagne de Cayenne, qui avait vécu un demi-siècle dans le crime et l'éloignement du bon Dieu !

“ Il allait infailliblement mourir et cependant il n'y avait dans son cœur aucun regret pour ses fautes, sur ses lèvres aucun aveu. Le désespoir était peint sur son visage. Mes exhortations renouvelées, les plus pressantes et les plus tendres, n'ayant eu aucun effet, je crus devoir lui parler des sévères jugements de Dieu, de l'enfer béant sous ses pieds..... Ce malheureux prit alors une expression si épouvantable que je crus voir devant moi un démon sorti de l'abîme, et il me dit ces paroles dont je suis encore tout effrayé : “ *Eh ! bien, si je vais en enfer, tant mieux ! je n'y serai pas seul. Je veux aller en enfer !* ”

“..... J'allai le soir au couvent conter ma peine aux bonnes religieuses et à leurs élèves. J'avais à peine eu le temps de raconter le fait que Minie s'écriait : “ Mais nous allons prier la Très-Sainte-Vierge avec tant de ferveur, qu'elle sera bien obligée de lui obtenir sa conversion. ” En effet dis-je aux sœurs et à ces chères enfants, priez avec ferveur, et demain je retournerai voir le malade.

“ Le lendemain après avoir célébré la sainte messe, j'allai voir mon malade. La première parole qu'il m'adressa fut celle-ci : “ Mon Père, j'ai changé d'idée, je veux me confesser et me préparer chrétiennement à la mort..... Il montra des dispositions si excellentes que je crus devoir lui donner la sainte communion qu'il n'avait pas recue depuis cinquante ans. Après l'aveu de ses fautes, de grosses larmes roulaient sur ses joues et étonné de lui-même, il me disait en les essuyant : Voyez, mon Père, il y a plus de quarante ans que je n'ai pas pleuré et je pleure aujourd'hui ! Qu'est-ce que cela veut dire ? ”

Le directeur attribuait cette conversion à la prière de ces innocentes enfants, et celle qui avait prié avec plus de ferveur, était Minie. Elle ne s'était pas contenté de la récitation du rosaire en commun, elle avait laissé se retirer ses compagnes pour aller se prosterner aux pieds de la statue de Marie, et là la solliciter de toute la puissance de son être. Aussi cette conversion la remplit-elle d'une sainte joie, car elle voyait en elle un prélude de la conversion de sa mère, qu'elle ne cessait de demander.

Un jour que Minie était allé chez sa mère, elle y rencontra le ministre presbytérien auquel sa mère témoignait un très grand respect. “ Voici, dit le ministre, en regardant Minie, la brebis infidèle qui a lâchement abandonné la bergerie. C'est très mal de votre part, mon enfant, il faut vivre et mourir dans la religion dans laquelle on est né. ” — Vraiment, monsieur ? dit-elle timidement. — Vous ne devez pas en douter. — Mais quant on s'aperçoit que la route que l'on suit ne nous mène pas au but que l'on désire, est-ce qu'il ne faut pas en prendre une autre ? Si vous-même étiez né dans l'Inde, seriez-vous obligé de garder la religion des Coolis ?

Le ministre fut fort irrité de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, et qu'il qualifia d'impertinente. Mad. Philip gronda aussi sa fille et lui dit qu'il fallait toujours se

montrer polie envers son pasteur.—Je consentirai à n'être plus impertinente, dit Minie, à condition qu'il ne me parle plus de religion. — Je n'accepte pas la condition, reprit le ministre, je suis venu précisément dans le but de vous faire abandonner la *superstition papiste* que vous avez embrassée. — Monsieur, dit vivement Minie, vous ne pouvez pas me faire plus de peine qu'en appelant superstition papiste la religion catholique dans laquelle je veux vivre et mourir.

C'est là de l'endurcissement, dit le ministre tout irrité. Puis parlant bas à Mad. Philip, Minie entendit les mots de religieuses, de couvent, il faut la retirer de ce lieu infâme.

Lorsque le ministre se fut retiré, Minie voyant sa mère triste, alla l'embrasser avec tendresse et lui dit : Chère, chère maman, oubliez tout ce que M. N... vient de vous dire comme je l'ai déjà oublié moi-même. Si vous saviez comme je suis heureuse au couvent, comme mes maîtresses sont bonnes et mes compagnes aimables !—Oui, j'ai connu à des signes certains que tu étais heureuse au couvent ; jouis de ton bonheur, ta mère ne veut pas te le ravir.

Au commencement de l'année 1886, on remarqua que Minie devenait plus sérieuse, plus pensive. Elle priait toujours pour la conversion de sa mère. C'était là le seul chagrin de sa vie. Mais je l'obtiendrai, dussè-je donner ma vie pour cette fin. Oui, mon Dieu, s'exclama-t-elle, comme elle en fit l'aveu à son directeur, mon Dieu que j'aime uniquement, convertissez ma mère, c'est l'unique grâce que je vous demande, c'est la récompense de ma foi ; et s'il faut l'acheter au prix de ma vie, oh ! prenez-là cette vie. Faites-moi mourir maintenant que je suis toute à vous, et que je puis espérer d'être mise au nombre des vierges qui suivent l'agneau partout où il va !"

Ce sont là sans doute des sentiments héroïques et qui auraient lieu de surprendre, si l'on ne savait que les plus chauds rayons de la grâce étaient tombés sur cette âme privilégiée, pour

Y produire des merveilles de sainteté. Elle a à peine goûté à la coupe de la vie, et elle était déjà mûre pour le Ciel.

Il y a lieu de croire que le généreux sacrifice de cette enfant fut agréable au Seigneur. Elle fut prise subitement d'une fièvre légère. On crut d'abord que ce n'était qu'une indisposition passagère. Mais en quelques jours seulement son état s'aggrava notablement, et elle comprit la première que sa dernière heure était proche. Aussi demanda-t-elle à recevoir les derniers sacrements, et avec quelle foi et quelle ferveur elle reçut son Dieu pour la dernière fois. Sa mère, écrasée par la douleur, était toujours autour de son lit. Minie jetait sur elle des regards suppliants, et deux ou trois fois elle lui dit : *maman, j'ai quelque chose d'important à vous dire. Mais craignant de contrister davantage cette chère mère, elle n'eut pas la force de révéler son secret. Mais il était connu ce secret, et sans doute que sa mère l'avait aussi lu dans les yeux de sa fille.*

Enfin, après une lente agonie, cette chère enfant, ayant déposé un tendre baiser sur son crucifix et sur l'image de sa bonne mère du Ciel, comme elle l'appelait, remit sa belle âme à Dieu.

C'était le dernier jour du mois de Marie, un an jour pour jour, où, au nom de toutes ses compagnes, elle prononçait, d'une voix pleine d'émotion, la consécration à la Reine du Ciel.

On lui fit des obsèques comme jamais la ville de San-Fernando n'en avait vu de plus solennelles. Toutes ses compagnes, vêtues de blanc, allèrent prendre sa dépouille mortelle pour la conduire à l'église qui était remplie de fidèles comme dans les plus grandes solennités.

Elle repose maintenant dans le cimetière catholique, en attendant que sa mère aille reposer à ses côtés.

Ceux de mes lecteurs qui trouveraient la digression un peu longue, reconnaîtront cependant que c'était une fleur bien digne d'être cueillie en passant.

*Mercredi, 25 avril—Port-d'Espagne.* — Je vais avec M. Huart, ce matin, visiter de nouveau le jardin botanique que j'avais déjà parcouru seul.

Nous faisons la connaissance du directeur, M. Hart, qui nous accueille fort courtoisement, nous montre son herbier, ses préparations, nous donne plusieurs brochures, et parcourt avec nous presque tout le jardin, pour nous donner une foule d'explications sur différentes plantes qui s'y rencontrent, caféier, cannellier, muscadier, poivrier, cacao, thé etc., etc.

Voyons encore parmi les palmiers : le Chou-palmiste, *Oreodoxa regia*, que j'ai déjà mentionné, le Cocotier, *Cocos nucifera*, le Grougrou, *Acrocomia sclerocarpa*, Mart., bois très fort, pesant, de 20 à 30 pieds sur un diamètre de 12 pouces ; on s'en sert pour faire des cannes, ses fibres noires prenant un très beau poli. Un autre palmier, une espèce de *Bactris*, de la taille du Grougrou, donne un bois si dur qu'on s'en sert pour éprouver les haches et les coutelas. Le Palmier royal, *Ænecarpus batava*, Mart., croissant en taillis dans les plaines humides, de 20 à 25 pieds sur 6 à 8 pouces de diamètre. Le Cocorite, *Maximiliana insignis*, Mart., de 20 à 30 pieds, bois d'une couleur rougeâtre, le Pirijao, *Gulielmia speciosa*, H. et B., de 20 à 30 pieds sur 4 à 5 pouces de diamètre, à bois très dur, ce palmier est cultivé pour ses fruits, qu'on mange après les avoir fait bouillir. Le Timite, *Manicaria saccifera*, Gaert., dont les fibres de la spathe, qui mesure souvent jusqu'à 8 pieds de long, servent à fabriquer des sacs, une toile grossière ; la graine de ce palmier donne un ivoire végétal ; tournée au tour, elle prend un beau poli et devient aussi dure que l'ivoire même. Citons encore parmi les arbres les plus remarquables : le Pouï, *Oliganthes condensata*, Schultz, qui appartient à la famille des Composées, et qui fournit un bois dur, formant des plançons de 12 à 15 pieds

de long sur 8 à 10 pouces de large. Les Mangliers, dont le noir, *Avicenna nitida*, Linné, donne dans son tronc, trois zones de bois séparées les unes des autres par une bande de tissu cortical. Le Sapotillier, *Sapota achras*, Mill., famille des Sapotacées, de 15 à 25 pieds, qui fournit les sapotilles, espèces de poires à chair brunâtre et très tendre qu'on mange d'ordinaire avec des cuillers à thé. Le Balata, ce bel ornement des montagnes, *Mimusops globosa* Gaertn., de 1 à 4 pieds de diamètre sur une hauteur proportionnée, qui en outre de ses belles fleurs, donne un excellent fruit. Le Contrevent, *Lucuma multiflora* (Fam. Sapot.), grand arbre commun dans les montagnes. La Savonnette, *Sapindus saponaria*, Lin. (Sapindacées), dont le fruit piriforme, en s'ouvrant par le bas, donne un petit vase qu'on peut employer à divers usages. Le Bois flot, *Ochroma lagopus* (Bombacées), le bois le plus léger que l'on connaisse; on s'en sert pour faire flotter les filets pour la pêche et pour garnir le fond des boîtes à insectes dans les collections. L'Acajou, *Cedrela odorata*, Lin., Cédrelacées, bois connu de tout le monde, prenant d'énormes proportions, jusqu'à 8 et 10 pieds de diamètre sur 80 à 100 de hauteur; ce bois est aussi variable dans son grain que le Mahogany, mais ne noircit pas avec l'âge. L'Avocatier, *Persea gratissima*, Gaert., Laurinées, que j'ai déjà mentionné, très commun dans les plaines et sur les collines. Il arrive souvent qu'un avocat, le fruit de cet arbre, s'arrête en tombant dans la bifurcation d'un autre arbre. Sous l'action de l'humidité la graine se développe là même et envoie vers le sol des bourgeons jusqu'à la distance de 5 à 20 pieds pour y prendre racine. Entremêlez des lianes dans ces tiges anormales, et vous avez de ces massifs inextricables comme on en rencontre souvent ici, que les fauves mêmes ne réussissent pas toujours à franchir.

Mentionnons encore le Bois canari, *Hirtella silicea*, Gaert., Chrysobalanées, petit arbre dont la fibre contient une quantité extraordinaire de silice. On l'emploie pour faire des cannes. J'avais remporté l'une de ces cannes, que j'ai eu le malheur de

perdre en août dernier aux fles de la Madeleine ; quoique de faible dimension, elle était extrêmement raide, et servait de manche à mon filet-fauchaïr ; l'écorce, en séchant, s'était partagée en plaques presque régulières lui donnant une apparence qui aurait pu faire croire la canne entière fondue de quelque métal. Le coton, *Gossypium*, Malvacées ; avant l'émancipation des esclaves (1833), le coton était cultivé ici sur une vaste échelle, mais la main d'œuvre devenant trop chère, on abandonna le coton pour la canne à sucre et le cacao. Ces champs de coton ainsi abandonnés à eux-mêmes, ne tardèrent pas de se couvrir de broussailles, parmi lesquelles le coton continua à croître, si bien qu'aux bouches du Dragon, on va encore en faire de bonnes récoltes sur ces plants redevenus sauvages. Le coton devient ici tout-à-fait ligneux ; nous en avons vu de 7 à 8 pieds de haut sur un diamètre de 2 à 3 pouces.

Mais voici un arbre qui réclame une attention toute particulière, c'est le Caout-chouc, *Hevea Guyanensis*, Aublet, Euphorbiacées, qui produit la fameuse gomme élastique. L'écorce est lisse et peu résistante. — Avez-vous un couteau, demande M. Hart?—Voici mon canif. Il fait une fente dans l'écorce d'où s'écoule un suc laiteux très abondant. Prenant de ce suc entre son pouce et son index, il le bat pour l'exposer à l'air, et nous le voyons passer aussitôt à l'état de pâte élastique. Mais en voici en plus grande abondance. Sur un arbre voisin, l'écorce par quelque accident avait été blessée, et le suc s'était écoulé par la fissure ; adhérent à l'écorce, j'en vois un filet atteignant presque le sol. Nous en détachons des parties et sommes tout étonnés de constater leur extrême élasticité ; un petit bout de 2 pouces sur environ un demi pouce de largeur, donnait un fil de plus de deux verges de longueur. Les arbres pouvaient mesurer de 20 à 30 pieds sur un diamètre de 8 à 10 pouces. Ces fentes, nous dit M. Hart, n'attaquant que l'écorce extérieure, ne causent aucun dommage à l'arbre. Dans la Guayane et le Brésil, on entaille ainsi ces arbres et on en

laisse couler le suc dans des moules en terre où il se dessèche graduellement, lorsque le moule est rempli et la gomme parvenue au degré de consistance voulu, on brise le moule et l'on en retire les boules de caout-chouc que l'on livre au commerce.

Nous admirons encore le Guayac, *Guayacum officinale*, Lin., en si grand usage pour la gravure sur bois ; ici on préfère son écorce qu'on emploie comme tonique. Le Carapand, *Carapa Guyanensis*, Aubl., qui fournit une excellente huile à brûler. La Régliasse, *Entada polystachia* De Cand. La Liane Tasso, *Schella excisa*, Gri., Légumineuses, dont les tiges sont singulièrement tordues et qui se couvre de fleurs à parfum délicieux etc., etc.

Un petit ruissau, à sec dans le moment, traverse le jardin ; comme il devient un torrent dans la saison des pluies, descendant de la colline dont le jardin empiète sur la base même, on l'a tout pavé de cailloux, tant le fond que les bords, pour empêcher que l'eau n'endommage les berges.

Au moyen de tiges de bambous, on fabrique des dalleaux pour transporter l'eau d'une source au pied de la colline dans toutes les parties du jardin. Que de fois je me suis dit, en voyant ces bambous aux tiges creuses et effilées : si l'on avait en Canada des tiges de blé d'inde de 30 à 40 pieds, creuses, raides, résistantes, quel parti n'en retirerait-on pas ? Je vois qu'on sait aussi les utiliser ici. Car dans la pépinière du jardin, on fait encore un grand usage de ces tiges pour la multiplication des plantes par le bouturage. La bouture mise en terre est couverte d'un entre-nœud de bambou et pour peu qu'elle soit arrosée, elle continue presque aussitôt sa végétation dans ce cylindre.

Comme nous étions à examiner les différentes boutures que l'on prépare ainsi, j'aperçus un petit Orthoptère, une espèce de petit criquet, sautant sur la terre des pots à fleur. Nous nous mêmes aussitôt, M. Huart et moi, à tenter d'en saisir quelques uns, mais la chasse était fort difficile, par ce que

tout en poursuivant nos insectes, il fallait se gurer de faire dommage aux plantes à travers lesquelles ils se rangeaient. Nous pûmes à la fin en capturer quelques uns. C'est un joli petit criquet, tout habillé de noir et galonné de blanc aux bords du prothorax, des élytres, des cuisses, des segments abdominaux, etc., très agile et très prompt à sauter. La conformation de son prothorax le range dans les Acridites, mais par ses pattes privées d'épines, il devrait, je pense, former une nouvelle section.

Nous remarquons parmi les plantes herbacées, l'Arrow-root, une espèce de Maranta, de la famille des Cannées ; le riz, l'indigo, qui ont quelque ressemblance avec notre avoine, le Manioc, *Jatropha manihot*, espèce d'igname qui fournit au moyen de certaines préparations, une farine excellente et abondante, entre autres celle connue dans le commerce sous le nom de tapioca. Notons encore les pistaches de terre, *Arachis hypogæa*, *pea-nuts* des américains, la plante faible ressemblant assez à une tige de pois, enfonce ses gousses en terre après la floraison pour leur maturation etc., etc.

Nous ne fûmes pas peu étonnés de remarquer dans le bureau de M. Hart, une écorce d'arbre d'environ deux pieds de long sur 7 à 8 pouces de large, percée d'un trou à une extrémité et accrochée à un clou ; à cette écorce ainsi exposée à l'air, adhérait une orchis émettant une grappe de fleurs d'au moins 18 pouces de longueur, fleurs des plus singulières, à couleurs variées simulant des papillons.

M. Hart nous exhiba son herbier qui est de grandes dimensions pour contenir les fleurs des arbres monocotylédonnés. Les plantes sont peu pressées ; pour les dessécher, il a fallu un soin extrême, nous dit-il, changer les papiers très souvent, et pour les conserver il faut encore veiller constamment pour ne pas les laisser prendre par la moisissure.

Nous revînmes enchantés de toutes les nouveautés merveilleuses que nous avons pu examiner, nous promettant bien de renouveler nos visites si possible.

Dans l'après midi, M. Huart se sentant fatigué, je pars, en voiture, avec les Pères Thomas et Marie-Joseph, le premier voulant me montrer l'église du Sacré-Cœur dont il est chargé. Cette église n'a rien d'extraordinaire, cependant elle est très propre et fort convenable. Le service se fait ici exclusivement en langue anglaise. Le Père Thomas qui est anglais, mais qui possède aussi très bien le français, peut tout à son aise, s'exprimer ici dans son idiome maternel.

Le Père Marie-Joseph, qui s'en allait confesser à l'église du Rosaire, voulut bien me conduire en dehors de la ville pour me permettre de chasser à ma fantaisie. Après avoir parcouru un grand nombre de petites rues tortueuses et détournées, le Père me laissa en me disant de continuer sur la colline, que j'atteindrais bientôt la fin des habitations.

—Mais n'y aurait-il pas quelque mésaventure à redouter en m'aventurant sur des propriétés particulières ?

—Ne craignez rien ; s'il arrivait qu'on voulût se montrer exigeant, vous n'aurez qu'à faire connaître que vous êtes prêtre catholique, et l'on n'aura pour vous que des égards.

Il faut remarquer qu'à part le collet romain que je portais constamment, la petite blouse de toile grise qui me couvrait les épaules était guère propre à faire reconnaître un ecclésiastique.

Je poursuis donc la route seul, je marche et je marche, et toujours des cases de coolies à droite ou à gauche.

Comme j'avais mon filet-faucheur à la main, ça intriguait fort les enfants qui me voyaient passer. L'un d'eux, de 5 à 6 ans, dans le costume de notre premier père, à l'exception toutefois d'un grand scapulaire qui lui pendait au cou, voulait absolument que je lui remisse l'instrument aux mains.

—Catholique, toi ?

—Oui, catholique, fit-il en me montrant son scapulaire.

Comme j'entendais chanter de nombreuses cigales : es-tu capable d'en attraper lui dis-je ?

—Moé, capabe t'aper cigales.

—Eh ! bien, attrapes-en, je te les payerai ; ce n'est toujours pas ta chemise qui te gênera pour grimper dans les arbres. Et là dessus je le laisse.

Ennuyé de suivre toujours la route, je m'aventure à la fin dans un sentier à travers les bois sur ma droite. Je trouve tout près deux femmes noires lavant du linge à une source qui coulait là.

La plus vieille est à frotter son linge, ayant la tête enveloppée du mouchoir à carreaux d'ordonnance ; la plus jeune, d'une vingtaine d'années environ, est assise dans le moment, mais elle se lève pour répondre aux questions que j'adresse à la vieille, au sujet du sentier que je poursuis et qui va me conduire je ne sais où. J'admire surtout le pittoresque de son costume, jupe à mi-jambe, tête nue mais chargée d'une épaisse toison de crin crépu, mantelet en forme de scapulaire, laissant les côtés à peu près libres. Quant à la chemise, elle était peut-être dans la cuvette pour le blanchissage, du moins on en voyait aucune trace.

Comme mon intrusion n'avait paru nullement les offenser et qu'elles s'étaient empressées de répondre à mes questions, je poursuis ma route sans plus rien craindre, et je me trouve bientôt dans un petit champ de canne à sucre au milieu du bois. Voyant quelques baraniers, qu'on avait plantés là, je trouve leurs fleurs fréquentées par une foule de petites guêpes noires que j'ai assez de peine à saisir pour ne pas m'exposer à leurs piqures. J'ignorais alors que ce fussent des Mélipones, car je les aurais sans crainte saisies de mes doigts.

(A suivre.)